

Diamond Island de Davy Chou

André Roy

Numéro 180, décembre 2016, janvier 2017

L'année cinéma 2016 — Figures de résistance

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84268ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roy, A. (2016). *Diamond Island* de Davy Chou. *24 images*, (180), 28–28.

DIAMOND ISLAND de Davy Chou

Confrère cambodgien de Rithy Panh, le jeune cinéaste Davy Chou a déjà tourné un documentaire sur la politique de terreur des Khmers rouges avec son premier long métrage *Le sommeil d'or* (2011) qui portait sur la disparition des salles de cinéma, des films et des acteurs sous le régime du Kampuchéa démocratique. Comme Panh, il se tournera vers la fiction, et c'est en 2016 *Diamond Island*, qui a pour thème les rêves de réussite et d'argent de jeunes cambodgiens. Un film surprenant par sa délicatesse et sa mélancolie.

Diamond Island est une île au large de Phnom Penh qui a été envahie par des promoteurs immobiliers pour en faire le symbole d'un Cambodge moderne avec la construction de gratte-ciel sur un bras de terre qui paraît déjà dévasté et laid. Ont été engagés à cet effet des jeunes hommes venus de la campagne, qui croient en l'avenir, à une utopie faite de luxe et de facilités sexuelles. Le cinéaste s'attarde principalement sur Bora, 18 ans, qui va travailler sur les chantiers de l'île comme son grand frère qu'il avait perdu de vue depuis cinq ans. Solei lui servira de mentor pour entrer dans le monde des boîtes de nuit et des fêtes où ses chimères de conquêtes financières et sexuelles seront réduites à néant. Cette peinture d'une société en pleine transformation capitaliste à l'heure de la mondialisation (tout le monde a son iPhone) – qui est en train d'aliéner la jeunesse – décrit par petites touches les illusions et l'amertume qui s'empare lentement de celle-ci surprise par l'ennui et le devoir de travailler. Ces jeunes sont des innocents aux mains vides tant ils



sont acculturés, victimes sans le savoir des inégalités sociales. Les aspirations au bonheur de Bora seront brisées, soulignées par son errance entre les immeubles en construction, le jour, et le clinquant des néons, la nuit. Comme son frère, comme sa bande d'amis de travail, le gentil et charmant Bora fait partie d'une génération triste et fragile, vouée aux échecs. Davy Chou est plein d'attention et d'empathie pour lui et les autres. Son regard rappelle celui d'un Jia Zhangke et d'un Apichatpong Weerasethakul : dans leur lenteur, ses plans frémissent de douceur douloureuse et de ferveur pure. Avec son style contemplatif, *Diamond Island* est un film beau et extrêmement touchant. – **André Roy**

YAMATO (CALIFORNIA) de Daisuke Miyazaki

Dans la dernière décennie, une certaine pudeur face au politique semble s'être emparée du cinéma japonais. D'une part, il y a le bulldozer de l'industrie du divertissement qui, du fait de son accumulation de suites et d'adaptations, bâtit un terrain peu propice à ce genre de réflexion. D'autre part, il y a le jeune cinéma indépendant, coupé des grands réseaux de financement, qui offre un portrait de société beaucoup plus juste, mais qui passe essentiellement par la valorisation de microcosmes individuels. Quelques sites de résistance émergent à l'occasion, mais force est d'admettre que la tradition du cinéma de fiction ouvertement politisé (voir l'humanisme d'après-guerre, ou la Nouvelle Vague japonaise) semble une affaire du passé. C'est pourquoi nous levons cette année notre chapeau à Hideaki Anno et Shinji Higuchi qui ont su redonner au blockbuster sa charge allégorique avec *Shin Godzilla*¹. Puis ici, nous saluons le cinéaste indépendant Daisuke Miyazaki (*End of Night*), qui ose, dans *Yamato (California)*, réconcilier l'individu avec les réalités politiques plus larges qui font le Japon d'aujourd'hui.

Ainsi, dans son 2^e long-métrage, Miyazaki raconte l'histoire de Sakura, une jeune rappeuse mélancolique, originaire de Yamato. Cette ville anonyme, à proximité de Tokyo, a ceci d'unique qu'elle



comprend une immense base militaire américaine en son centre. Contournant l'interdiction de filmer les lieux, Miyazaki tisse sa fiction à même cette réalité méconnue, tout en actualisant l'héritage bien réel de l'occupation américaine. Par le biais du hip-hop, le jeune cinéaste porte également un regard inusité sur la jeunesse de sa ville natale. La musique devient un contrepoint lui permettant, non pas de condamner la présence américaine de manière unilatérale, mais plutôt d'interroger son influence culturelle et quotidienne. Dès l'hommage à Spike Lee sur le générique d'ouverture (« A Daisuke Miyazaki Joint »), émerge de cette fresque musicale le portrait touchant d'une génération prise entre deux cultures. Le film est d'autant plus novateur que son sujet – la présence des États-Unis au Japon et le métissage culturel qui en découle – semble avoir été relégué dans l'oubli, devenu au fil des traités et de plusieurs générations d'indifférence, une sorte d'abstraction historique taboue. En ce sens, *Yamato* remet les pendules à l'heure. – **Ariel Esteban Cayer**

1. Voir critique du film dans ce numéro, p. 63